

#18 | C'EST FACILE DE  
RECOPIER

---



Dans l'espoir qu'un monde soit exhumé par le langage, quelqu'un chante le lieu où se forme le silence. Ensuite il découvrira que ce n'est pas parce qu'elle montre sa fureur que la mer existe. Le monde non plus. C'est pourquoi chaque mot dit ce qu'il dit et en outre, plus et autre chose.

Pour que les mots ne suffisent pas, une mort dans le cœur est nécessaire.

La lumière du langage me couvre comme une musique, image mordue par les chiens de la peine, et l'hiver grimpe sur moi.

Il est 21 h trop tard pour la compil mais l'objectif je ne déroge pas les jours me fais signe. Je n'ai pas pu mais maintenant je peux. Je ne vais pas loin, des livres tout autour, suffit de tendre la main. Chevet le mieux, le maintenant, Alejandra veille, la page au hasard car tout chez elle mérite de dire peu importe donc je ne triche pas je prends et ouvre mais y a-t-il vraiment des hasards ? Je tombe sur « le mot qui guérit » le titre, va-t-il appuyer sur l'œil ou sur l'âme ? Je vais recopier et tourner la page jusqu'à pile 480 pour voir pour tenter je ne m'arrête pas en plein vol je finis le mot, les lettres ne peuvent rester dansantes sans partenaires ça fait 478 signes. Je l'aime parce que malgré son suicidé elle me chuchote la vie.

JenH

« ... parce que je pense profondément que l'inconnu est fonction du défi que vous vous donnez à vous-même par rapport à un problème que vous vous posez. Qu'il soit déjà résolu, c'est possible, mais cela ne change rien à votre problème. Voilà ce qu'est l'inconnu à mes yeux. Je vous ai déjà dit que certains de mes tableaux restaient en plan pendant dix ans parce que je ne trouvais pas de solution au problème que je me posais. Les gens viennent chez moi, les marchands, et il me demande pourquoi je ne le finis pas. Je réponds que je ne sais pas comment finir que je n'ai pas la solution. En voilà de l'inconnu... »

Il est 20h21 je me lève pour prendre l'ordinateur, je veux lire la consigne. Je suis habillée comme pour sortir, je retourne m'allonger. A côté de moi sur le lit parmi d'autres livres, il y a celui que je lisais un quart d'heure plus tôt ; je me promène dans les pages. Je cherche le passage qui parle du temps et de l'enfant. La fenêtre s'ouvre sur le noir; la boule chinoise fait la lune.

J'ai les jambes repliées et une envie de pomme dans l'estomac. Ma tête pèse (l'image de la pierre que j'ai lue dans un autre livre quelques heures plus tôt me traverse l'esprit), une pierre douce. Loin passe une voiture puis c'est un abîme de silence.

NH

« Peut-être chaque soir acceptons-nous le risque de vivre, en dormant, des souffrances que nous considérons comme nulles et non avenues parce qu'elles seront ressenties au cours d'un sommeil que nous croyons sans conscience. En effet, ces soirs où je rentrais tard de la Raspelière, j'avais très sommeil. Mais dès que les froids vinrent je ne pouvais m'endormir tout de suite car le feu éclairait comme si on eût allumé une lampe. »

Chanter la Traviata dans le décor d'un récif corallien à trente mètres de profondeur, danser une polka endiablée dans le désert, copier et lire Proust dans un avion survolant la Norvège. Chaque fois que je lis Proust, épisodiquement, j'ai la sensation de prendre un bain d'eau de mer. Je ne sais pas pourquoi, je suis immergé dans une étrange pesanteur et je garde la peau qui craquèle sous le sel de ses mots. Un bain marin dans le ciel à la lumière de Proust.

JLC

Même moi, qui rêve tellement, je connais des intermittences où le rêve me fuit. Alors les choses m'apparaissent avec netteté. La brume dont je m'enveloppe s'évanouit. Et toutes les arêtes visibles blessent la chair de mon âme, toutes les duretés, d'être regardées, me blessent, car je connais ainsi leur dureté. Tout le poids visible des objets pèse au-dedans de mon âme. Ma vie entière se passe comme si on m'en rouait de coups.

La couverture bleue vient me chercher en ce dimanche midi. Pour un atelier à venir sur les rêves et rêveries, je feuillette les pages annotées au crayon, les passages innombrables retenus comme amorces, appuis, pistes. Au fragment 80, j'avais coché une phrase brève. Je lis le paragraphe suivant. Il sera texte du jour. Appui personnel. Écho. Je l'emporte en lisière de forêt où je vais quelques heures.

CIE

L'or fait courir le monde mais le monde se trompe de course, on ne fait pas belle fortune en vidant les rivières, et surtout quand l'or est de la pyrite de fer. Aujourd'hui, à part les quelques enfants qui ressuscitent les survivantes pour jouer à se faire peur, les cailloux qui brillent n'intéressent plus personne et il n'en reste de toute façon plus guère. À part aussi Rimbaud qui cherche et ramasse ceux-là que le monde n'a pas mis dans ses poches, parce qu'à courir, le monde

Aller-retours clavier papier. Première copie, confier aux intelligences logicielles le comptage de signe: baliser les réserves de précieux caractères. Extrait court, sera donc tapé sur clavier virtuel tablette deux fois deux doigts. Page marquée avec le flyer ateliers d'arts de Vevey: puisque deux mains prises faire l'effort de mémoriser, stratagème gardé lorsque la plume crissera sur le papier du carnet, s'imbiber des mots, trois ou quatre à la fois, effacements et ratures.

SG

Ce poème, à force, est aussi rentré au fond de mes yeux et m'a fait voir une chose toute simple : les lettres de l'alphabet construisent aussi bien le mot « bois » que le mot « feu » ; le mot « migrant » que le mot « cerf » par permutation d'*elementaria*. Et puis, dans ce texte, pas de Logos au loin, au-dessus de nous, non, les mots et le monde coïncident, tout se trouve dans le même sac, les choses et les vivants. Les humains et les bêtes.

Hier, à 23h46, je cherchais dans la bibliothèque le poème dont il est question ici. Mes amis dansaient et je cherchais dans les étagères avec la lampe de mon téléphone. En vain. Aujourd'hui, mes amis sont partis, je reprends ce livre que j'ai commencé à lire il y a quelques jours. Il n'est plus sur la table de nuit, mais sur la table de la salle à manger. Le marque-page représente la déesse Athéna victorieuse du géant Engelados. À côté, la petite chatte, blessée au cours d'une bagarre, ronronne.

RBV

Anne s’empare de quelques mots, les emmène avec elle dans un songe. Blanchisserie, réveil, lampe. Aubépine, journal, aiguille. Isabelle ne choisit aucun mot. Elle les prend tous, un par un. Elle écoute avec avidité, fascinée par celle qui parle de choses si noires d’une voix si claire, surprise par celle qui lui fait face, son double dans un miroir vieilli, une orpheline de soixante-dix-neuf ans.

J’aurais pu recopier tellement de pages de ce livre. Il ne reste jamais longtemps posé dans la bibliothèque, comme moi il circule ici et là... Je l’ai lu pour la première fois en automne 1993 d’une seule traite, trop vite, sur mon lit (je ne lis presque jamais sur un lit) dans ma chambre, sombre, où vivait une plante verte démesurée (je logeais alors dans le 15<sup>e</sup>). Ce livre m’a émerveillée, j’en avais besoin. Le lendemain je l’ai relu. Depuis je l’ai offert indéfiniment et relu aussi indéfiniment.

PS

— O Dieu, notre refuge et notre force...  
M.Bloom allongea le cou pour saisir les mots. De l'anglais. Leur jeter un os. Je me souviens un peu. Depuis quand votre dernière messe ? Gloria et vierge immaculée. Joseph son époux. Pierre et Paul. Plus intéressant si on comprenait de quoi il retourne. Merveilleuse organisation vraiment, qui marche comme un mouvement d'horlogerie. Confession. Tout le monde a besoin de . Alors je vous raconterai tout. Pénitence. Punissez-moi je vous en prie. Grande arme entre les mains. Plus qu'un médecin ou un conseiller légal. Femme grillant d'envie de.

Sur le rebord de la fenêtre. Une niche près du lit. Livre à porter de main. Dimanche. 12h. Livre de poche. Pages jaunies. Impression le 31 août 1992.

XW

Maintenant je vais vous dire le secret de Philippine : c'est une amande avec un *a*. C'est une amande à deux amandes. L'une des deux amandes est frappée d'une amende. Il s'ensuit par identification que l'autre aussi est frappée. C'est un jeu d'amandes. Un double jeu. Qu'est-ce qu'il y a dans Amande ? Il y a un double charme d'âme qui mande deux personnes à ne pas s'oublier, à s'appeler du même nom, à se précéder, à se faire écho, à se dissocier, à se réfléchir.

Livre édition Galilée, collection Lignes fictives, écrit par celle qui fascine mais reste lointaine, livre prononcé en 2008, paru en 2009, livre emporté pour être rendu, mais toujours pas *lu* depuis trois ans, feuilleté, envisagé, touché, exploré par morceaux au hasard. Et puis ce matin, lire se révolte.

CS

Après, ce que je fais, je pars. Je ne reviens plus jamais. Je meurs quelques mois plus tard, une année tout au plus. [...] Ce que je pense (et c'est cela que je voulais dire) c'est que je devrais pousser un grand et beau cri, un long et joyeux cri qui résonnerait dans toute la vallée, que c'est ce bonheur-là que je devrais m'offrir, hurler une bonne fois, mais je ne le fais pas, je ne l'ai pas fait. Je me remets en route avec seul le bruit de mes pas sur le gravier. Ce sont des oublis comme celui-là que je regretterai.

C'est dans une étroite bibliothèque vitrée qui se trouve au salon, voilà c'est ça, le maigre rayon théâtre en haut, ou plutôt l'étagère avec la sélection théâtre. La couverture bleutée, les nuages, le format des Solitaires Intempestifs. Il y a des marques dedans, il y a des marques de larmes dedans. Le livre, ma copie de ce livre est serrée entre le *Clôture de l'amour* et *Du désavantage du vent*. Les titres sont masqués par une mini-urne en bois d'olivier qui contient les cendres d'un homme mort. Il est 11h46. Il est 11h47, nous sommes dimanche.

PhP

Il est de ces coïncidences qui, sans émouvoir les paysages, ont cependant plus d'importance que les digues et les phares, que la paix des frontières et le calme de la nature dans les solitudes désertiques à l'heure où passent les explorateurs.

C'était le soir derrière la vitre où se reflétait le rond de lumière de ma lampe, j'avais posé sur ma table le livre oublié, retrouvé à la renverse, tombé entre le mur et l'étagère de ma bibliothèque où j'avais rangé les volumes de la collection *L'Imaginaire*, et l'avais ouvert au hasard. Chapitre III, « Tout ce qu'on voit est d'or ». La phrase n'était pas la première, elle n'était détachée par aucun blanc sur la page, elle venait dans le sillage des pas de Corsaire Sanglot marchant à la rencontre de Louise Lame.

AMr

On ne peut pas écrire. On le fait. On dit que c'est pas la peine et on le fait. Sans ça, il n'y a pas d'écrivain, ça ne compte pas. Si l'on ne ressent pas l'impossibilité d'écrire, l'impossibilité foncière, essentielle d'écrire, et la nécessité dans laquelle on est de le faire, c'est qu'on n'est pas un écrivain. Une dualité ? Non, une contradiction de tous les jours.

J'avais essayé de traduire ce passage et avais buté sur le mot « foncière » (toujours pas trouvé de mot approprié). En recopiant, mon attention s'est fixée sur « On dit que ce n'est pas la peine et on le fait » : pas un acte automatique. On doit obligatoirement se dire que ce n'est pas la peine pour le faire. On doit se trouver à l'endroit précis de la montagne, là où c'est insurmontable, et commencer à grimper, malgré nous, malgré le risque de chute fatale. La récompense, si récompense il y a, n'est pas d'arriver au sommet.

HB

Là-bas comme un point fixe, on attend. Peut-être la nuit. Quelque chose de défini, de définitif sans doute. Là-bas s'allume un projecteur ou le phare au loin — l'ombre devant. T'entendre dire tout bas les longues phrases crissantes comme du sable plein la bouche, sous les dents, des meules — pierres rondes très adoucies par l'usure grise. Fausse odeur de l'usure, couleur des choses fanées, surtout des tons clairs de chair affaissée, repliée, aux ombres souterraines mais très nettes, à la verticale, chair attirée en cascade vers la terre.

Minuit hésiter puis se fixer comme si le livre s'imposait. Ce sera lui écrit par elle. Je me souviens l'avoir trouvé d'occasion et avoir été emportée par sa puissance. C'est la première édition de 1972 dans la collection *Change* chez Seghers/Laffont couverture jaunie particulièrement marquée sur tout le pourtour comme si le papier avait été léché par une flamme une douceur au toucher les caractères en noir ou rouge la ravivent la tranche comporte de nombreuses taches brunâtres l'intérieur est comme neuf. Feuilletage de 192 pages toujours retour sur la page 85 décider de rejoindre « Là-bas comme un point fixe »

HA

Je regarde des cartes géographiques pour le plaisir, mais je me passerais de regarder des cartes routières pour préparer un itinéraire. Dans les cartes géographiques, je commence par regarder les bords de mer, où les noms sont plus faciles à lire, puis je m'enfonce dans les terres, sans suivre d'itinéraire précis, seulement guidé par le mouvement capricieux de mes yeux. Je porte des pulls à fermeture éclair que je peux ouvrir ou fermer en fonction de la température.

Dimanche matin, mes cheveux lavés commencent à sécher... avant de penser à ce qui m'ennuie et d'agir, je prends en passant devant ma table le livre abandonné cette nuit pour aller dormir parce que le passage qui venait me semblait par trop indifférent, même si c'est là en grande partie le charme du livre. Je lis debout près du rayonnage... quelques lignes plus loin il y a deux phrases qui m'ouvrent à une rêverie. Assise devant mon clavier, je recopie.

BC

La fièvre du bazar montait en elle, une sorte d'énergie mêlée au sentiment confus qu'un jour, dans ce magasin grouillant, une halte se produirait et que sa vie trouverait son but. Il ne lui arrivait pas de croire que son destin, elle pût le rencontrer ailleurs qu'ici, dans l'odeur violente du caramel, entre ses grandes glaces pendues au mur où se voyaient d'étroites bandes de papier gommé, annonçant le menu du jour et au son bref, crépitant, du tiroir-caisse, qui était comme l'expression même de son attente exaspérée. Ici se résumait pour elle le caractère hâtif, agité et pauvre de toute sa vie...

s'approcher de l'endroit où je range mes livres fétiches dans la bibliothèque, j'aurais pu fermer les yeux, celui-là acheté d'occasion sur *RecyclLivres*, sur la garde blanche DÉSHERBAGE, définitif, page suivante le tampon de la bibliothèque de Strasbourg, achevé d'imprimer à Louiseville (Québec), dans la main la souplesse de la couverture renforcée de Filmolux, sous la pression du pouce les pages défilent, le texte dense, la langue précise, découverte sur le tard, je dicte l'incipit dans l'application Notes du smartphone

CD

Qu'importait qu'elle lui dit que l'amour est fragile, le sien était si fort ! Il jouait avec la tristesse qu'elle répandait, il la sentait passer sur lui, mais comme une caresse qui rendait plus profond et plus doux le sentiment qu'il avait de son bonheur. Il la faisait rejouer dix fois, vingt fois à Odette, exigeant qu'en même temps elle ne cessât pas de l'embrasser. Chaque baiser appelle un autre baiser. Ah ! dans ces premiers temps où l'on aime, les baisers naissent si naturellement ! Ils foisonnent si pressés les uns contre les autres ; et l'on aurait autant de peine à compter les baisers qu'on s'est donnés pendant une heure que les fleurs d'un champ au mois de mai.

Dans la bibliothèque du gîte, large comme un corps de ferme, un rayon de littérature classique en haut à gauche où se pressent quelques livres de poche à couverture blanche. Y chercher des lignes d'amour et de délicatesse, et savoir que, plus de cent livres devant soi, et qu'on n'a pas choisis, on trouvera. Et plusieurs fois si l'on prenait le temps de chercher plus loin encore. Là, valeur sûre, en quelques minutes, couvert d'amour et de baisers.

SeB

Je veux dire avec tout le respect que je vous dois, que les choses doivent être considérées dans leur juste proportions, je n'ai pas de préjugés comme tu le sais bien. Si tu voulais abandonner cet emploi que tu as aujourd'hui dans une université à mon sens médiocre je recommanderais immédiatement qu'on t'offre un contrat à Burton Collège. Combien de juifs y avait-il en Allemagne il y a deux ans ? Cinq cent mille ? Combien d'entre eux devront partir ? Et si en Allemagne il n'y a pas de place pour eux tous, comment se fait-il que leurs coreligionnaires et amis de France...

En vitesse, ce matin, autant de temps à corriger mes fautes qu'à écrire, pas d'orthographe, de frappe, mes doigts ne vont plus toujours où je leur dis. J'aurais pu continuer plus longtemps très intéressant écrire et découvrir en même temps. Sur un coin de la longue table de la cuisine, à côté du petit-déjeuner fini mais pas rangé, plissant les yeux pour lire, économie d'énergie et tout le bastringue, on y est. Et une tasse de café, la troisième, du café soluble, ça va plus vite et ça tient chaud. J'ai écrit là où j'en étais hier soir, exactement. Je repose bien en place le  
marque-page.

SW

Une petite balle rouge pour s'exercer l'œil et la main, le  
cerveau, la langue, pour lancer une jambe dans la cour.  
Pour la motricité, pour l'agilité, le rire, le rebond.  
Pour la vitesse !  
Pour répondre du tac au tac, ne plus se laisser  
décontenancer.

Terrasse du café Jussieu, sous un auvent qui annonce  
café et limonade, la ville s'invente un passé, en face  
unsushi bar, un restaurant comme à Athènes, la ville à  
besoin d'exotisme, bodyhit, un véhicule m'empêche de  
voir la vitrine et comprendre de quoi il s'agit,  
l'aumônerie catholique pour les étudiants de la fac en  
face, un peu plus bas, il pleut.

MB

Nous avons besoin d'inventer des choses qui ne font pas partie du réel habituel, pour pouvoir nous promener à l'intérieur des barrières et des palissades du réel. Il y a quantité de choses dans notre réalité quotidienne qui nous empêchent de parler. Nous revenons toujours à cette difficulté de parler.

Il est 9h17. Il y a deux heures que le soleil s'est montré au sud de l'île de mon horizon. Pas question d'aller ouvrir de vieux carnets, d'avoir à recopier, d'avoir à reclaver des mots déjà inscrits. En trouver d'autres en sachant où chercher. Et lire vite, retrouver l'idée, voler le sens. Et copier-coller, sans dire rien.

UP

Nous savons tous que la vie est gouvernée par des coïncidences. Nous faisons comme s'il y avait une intrigue et de l'autodétermination, mais en réalité nous savons tous très bien que la coïncidence est l'ordre naturel des choses. Dès que le flux des coïncidences s'interrompt, il convient de faire très attention où l'on pose le pied. Quand les coïncidences cessent, la réalité n'offre plus d'alternatives. C'est le moment que choisit l'indéfinissable pour frapper.

3<sup>e</sup> étagère, deuxième roman en partant de la gauche  
— un des plus cornés, mais pas le seul — un signe —  
je me souviens — recopié en Garamond — format  
RTF — dossier Notes — Dropbox — ordi Windaube  
— un HP — portable — au poids considérable —  
haut de gamme, qu'ils ont dit — cadeau d'anniversaire  
— quarante ans — posé sur les genoux — chauffe  
trop — te brûle les cuisses — bermuda ? — alors ça  
doit être l'été — cou plongé à gauche vers le livre  
maintenu ouvert à la page à recopier — béni soit le  
coussin à l'usage détourné du canapé — à droite vers  
l'écran — torticolis futur, c'est sûr — on s'en fout —  
dès sa sortie en 2010 dans la belle et bonne collection  
Lot 49 ——— claro ——— à côté des Richard Powers —  
— de Brian Evenson ——— du monstrueux Tunnel de  
Gass — pas trop loin des Vollmann ——— ni de David  
Foster Wallace | tiens ? Pynchon leur fait du coude.  
Lève les yeux : Borges & Cortazar sont sur la  
4<sup>e</sup> étagère | ils doivent bien s'entendre | Lowry au-  
dessus | ça doit le changer |

Pas tous de la même période | l'aléatoire de la  
mémoire et du rangement.

ChG

Assumer la détresse de cette nuit pour qu'elle chemine vers son terme et son retournement. Littéralement précipiter le monde dans l'abîme où déjà il se trouve. En chacun se poursuit le combat d'un faux jour qui se succède avec la vraie nuit qui se fortifie. De fausse aurore en fausse aurore, et de leur successif démantèlement par la reconnaissance de leur illusoire clarté, s'approfondit la nuit, et s'ouvre la tranchée de notre chemin dans la nuit.

Passage de hasard de l'auteur d'à côté, son recueil à mes côtés. Page au hasard surgi du déséquilibre, le livre perd ses feuilles, on devine la collection. Saisir le texte entre mes doigts agités à retenir les pages qui se détachent, à tenir le paragraphe, à recopier ses phrases. Fidèle à la virgule près, ces virgules que je n'aurais pas gardées. Résister à la tentation de changer de poème, choisir au lieu de cette passivité arbitraire. Chambre de silence, quelques alertes sonores de messages que j'ignore, doigts pris par le bloc de mots, page 184.

GB

Moi aussi, bien sûr, j'ai eu plus d'une fois des mots blessants pour toi, mais chaque fois, je le savais; j'en souffrais, mais je ne pouvais pas me dominer, je ne pouvais pas retenir le mot, à peine l'avais-je prononcé que déjà je le regrettais. Tandis que toi tu assénais froidement tes mots, sans pitié pour personne, ni pendant, ni après; on était devant toi absolument sans défense.

En guise de marque-page, l'annuaire 2022 des médecins du centre hospitalier partage le livre petit format à la tranche fendue, dans une belle édition (Petite Bibliothèque Ombres). Il était posé là, sur le bureau, par-dessus des carnets et des stylos, en travers, comme le cadavre d'un renard sur le bord de la route, comme en attente d'être ouvert pour y puiser ces phrases, ou d'autres, remuant l'impensé, brassant les sentiments.

PhL

J'écris très certainement ceci poussé par le désespoir que me cause mon corps et l'avenir de mon corps. Quand le désespoir s'exprime de façon aussi catégorique, quand il est aussi solidement lié à son objet et comme maintenu à l'arrière par un soldat qui couvre sa retraite et se laisse mettre en pièces pour lui, c'est qu'il n'est pas le vrai désespoir. Le vrai désespoir a toujours et sur-le-champ dépassé son but, (en mettant cette virgule, j'ai vu que seule la première phrase était juste).

Le hasard fait que certains livres que je reçois après les avoir commandés sur le marché de l'occasion sont abîmés. Cet état pitoyable me freine, ils restent près de moi abandonnés longtemps, je ne les regarde pas, ce sont des objets dégradés. Mais l'envie de les lire est toujours quelque part en moi, alors j'ouvre un jour le misérable bouquin et à l'intérieur je découvre un trésor.

C'est peut-être toujours comme ça, les bonnes cachettes au trésor sont celles auxquelles on ne pense pas.

LS

Il remet son masque pour cacher les grimaces humides qui déforment son visage. La lumière d'une ampoule dessine des ombres mouvantes sur son corps nu. Il se branle de plus en plus vite, le regard vague, déjà suppliant. Puis il éjacule dans le cendrier, sur son pétard éteint. Je coupe la webcam et j'allume la musique. Le prélude en do dièse de Rachmaninov couvre le bruit du moteur qui gronde entre mes cuisses. Le masque m'étouffe. Sur le mur face à moi, deux fantômes me sourient en noir et blanc.

480 signes, la loi des chiffres 4, 8, 80, sur étagère fraîchement montée et fraîchement remplie de livres qui commençaient à s'entasser. Mettons 4ème étagère en partant du haut, 8ème livre en partant de la droite, page 80, 8ème ligne. Nous y voici. Couverture grise, angle de la 4ème de couverture un peu corné. Contrairement à ce passage choisi de façon aléatoire, ce n'est pas un livre érotique (ceux-là sont rangés ailleurs, invisibles).

PV

Le sentier se glisse dans le sous-bois en un boa terreux, sinue entre tiges et racines en direction de l'orée. Huit kilos sur le dos, Mathurine foule les feuilles et la boue, le pas lent dans l'air moite. Cris gutturaux des ortalides dans les hauteurs boisées, chant des grenouilles allobates planquées au creux des souches, hurlements d'alarme des piauhaus, elle saisit les sons de la faune comme l'alphabet d'un autre monde, tente de déchiffrer les signes qui s'échangent en forêt.

Il y a des mots que je ne connais pas ortalides = oiseau, piauhaus = paypayo, oiseau hurleur, allobates = allobate fémoral, c'est une grenouille ; savant, pourtant ne m'apprend rien sur l'ambiance de forêt tropicale (bois, boisée, souche, forêt, orée, tiges et racines).  
Essai de réécriture : Des feuilles, de la boue, des cris qui montent de la terre et descendent des hauteurs ralentissent la marche de Mathurine avec ses huit kilos sur le dos. Elle écoute sans rien voir et ne sait pas déchiffrer....Effectivement la chercheuse découvre l'immensité de son ignorance deux lignes plus loin.

DGL

Long before the 70-year-old Falier was elected doge on 11 September, 1354, his name frequently came up in conversations as a potential doge. From an old aristocratic family, he was a successful admiral, general, and diplomat. As a member of the Council of Ten, in 1310 he had even been assigned with tracing and eliminating the conspirator Bajamonte Tiepolo (the latter was done between the columns on the Piazzetta). To this day, superstitious Venetians still walk around, not between, the columns. The legend relates that Falier, on hearing of his election to doge while he was ambassador to the Avignon Pope, sailed back to Venice on the state barge in thick fog and landed between the two columns.

Pas tout à fait du hasard pas à hauteur des yeux mais à portée dans la bibliothèque de nos hôtes curieux du monde et d'europe. Tricherie je ne sais pas mais facilité certes photo de la page, google photo et lens et hop. Histoire d'un doge en anglais après avoir regardé le danemark et zieutant mexico-argentina sur l'océan pacifique je me force à imaginer le trajet du texte et des images qu'il provoque ce serait trop facile de prendre ça comme du bon pain. C'était un de vos rêves monsieur le doge ?

**BD**

quant à moi, ces voluptés de l'amour que nous avons goûtées ensemble m'ont été si douces que le souvenir ne peut s'effacer de ma mémoire. De quelque côté que je me tourne, elles se présentent, elles s'imposent à mes regards avec les désirs qu'elles réveillent ; leurs trompeuses images n'épargnent même pas mon sommeil. Il n'est jusqu'à la solennité de la messe, là où la prière doit être plus pure que partout ailleurs, que je suis plus occupée de leurs turpitudes que de la prière

je ne suis pas chez moi ici sans livres ni carnets. ce livre-ci est posé là derrière la vitrine de l'entrée et dans l'ombre qui le voit ? toujours je passe devant. sur la photographie de couverture le regard d'une femme happe le mien. la tête légèrement tournée vers la gauche œil droit nez bouche et buste sont puits de lumière. le sein gauche repose rond sur la main droite. l'effet miroir c'est moi que je vois. il est matin gris l'herbe gorgée de rosée dimanche où écrire le désir

CeM

« Je vais [présen]ter au monde / [Celui] qui a tout vu, /  
Connu [la terre en]tière (?), Pénétré toute[s choses], /  
Et partout exp[loré] / [*Tout* ce qui est ca]ché (?) ! /  
[Surdo]ué (?) de sagesse, / Il a tout emb[rassé du  
regard] : / Il a contemplé les Secrets, Dé[couvert] les  
Mystères ; Il nous (en) a (même) appris / Sur avant le  
Déluge ! Retour de son lointain voyage, / Exténué, mais  
apa[isé], [Il a gra]vé sur une stèle *Tous ses labeurs !* »

Il faut aller à la page soixante-quatre de l'ouvrage et  
traverser tous les discours savants et les notes,  
*l'appareil critique*, pour saisir le tout début du texte qui  
est le tout début de tous les textes — ce n'est pas un  
texte, seulement quelques signes creusés au roseau  
biseauté dans l'argile : de l'argile, reste sur la page que  
j'ai dans la main tous ces crochets (je prends davantage  
de temps à écrire ces crochets [maj+opt+5] que les  
lettres mêmes), qui disent la part manquante, brisure  
de la tablette, poussières : on jette les lettres entre  
crochets comme on rêve — dans la bibliothèque de  
travail à côté du bureau, c'est le premier livre, tout à  
gauche des autres dans la rangée de mes livres dédiés  
au travail en cours, le tout premier d'entre tous.

ArM

Puis nous retrouvions la rue ensoleillée, l'odeur des pastèques, le grand marché où les chevaux portent des prénoms d'enfants, et ce désordre de maisons éparses entre deux fleuves, ce campement très ancien qui, aujourd'hui, s'appelle Belgrade. Le soir, pour préserver les moments de solitude qui sont si nécessaires, j'allais rôder de mon côté. Un cahier sous le bras, je passais l'eau et remontais l'avenue Nemanjina, noire et déserte, jusqu'au *Mostar*, un bistrot paisible, éclai

C'est un gros livre lourd, rassurant et intimidant à la fois, imposant par son nombre de pages à 4 chiffres. Pages fines, quelque chose de la bible, dans tous les sens du mot. Tout en haut de la pile des livres, il penche, pense à tomber. Le poser. L'ouvrir. Pas au hasard, 2 bouts de papiers en marque-page. Paragraphe, retour à la ligne, un espace avant le paragraphe suivant, l'enjamber, du nous au je, pour faire se rejoindre les deux rives du texte. Couper à 480. Pile.

JD

Et donc, par un accident incroyable, je suis confrontée — et c'est une confrontation, extrêmement violente — avec ce que j'avais oublié. Ce sont des caisses pleines d'oubli ; et si je les avais oubliées, c'est que j'avais mes raisons. L'oubli a une fonction de survie : si on n'oubliait pas, on mourrait. Je ne dis pas qu'il faut tout oublier, mais l'oubliement est une fonction vitale, salutaire, nécessaire ; on enfouit par besoin de vivre.

livre rangé sur l'étagère des livres à lire — à droite de la fenêtre — reçu en cadeau à Noël 2020 — avec ses 1182 pages il a dû patienter — il est lourd entre les mains — il faut le lire assise au bureau — et peu de pages à la fois — crayon et carnet à portée de main — il n'a pas encore subi le froissement du temps — la densité des mots sur la page induit une lecture concentrée — le fragment a été noté quelques minutes avant la lecture de la consigne du jour —

SV

Il dut même attendre un moment qu'une boule de jeu de quilles eût achevé son chemin ; deux gamins qui avaient déjà de mauvaises têtes de rôdeurs adultes l'y obligèrent en le maintenant par le pantalon ; s'il les avait secoués, il leur aurait fait du mal et il redoutait leurs cris.

Assis dans le canapé du salon, 09h45, deuxième colonne de la bibliothèque en partant de la droite et quatrième étagère, premier paragraphe en haut de la page 73, page de droite, extraite du troisième chapitre, pendant que l'enfant fait du modelage dans de l'argile blanche sur la table en écoutant une histoire France Inter sur Michel-Ange. Dehors, à peine le jour et sous la pluie froide.

TD

Écrit sur ma porte : J'habite ma propre maison, n'ai jamais imité personne et me suis moqué de tout maître qui ne s'est pas moqué de lui-même.

Cherché dans les toilettes. Sur l'étagère derrière la cuvette. Facile à trouver dans le désordre des œuvres complètes en format de poche. Marques-pages avec PQ. Exergue du recueil d'aphorismes. Typo un peu baveuse tirant sur le gras. Exemplaire datant des années 1970. Usé.

PhB

Y a toujours Peter Veillette qui fait semblant d'enquêter sur votre attaque. Il fait juste niaiser à son bureau toute la journée. Un vrai incompetent. Les dangereux délinquants armés étaient, selon les estimations policières, de taille moyenne, de poids moyen et d'âge moyen, et portaient des vêtements peu voyants, peut-être sombres ; la population était appelée à collaborer à l'enquête. Aucun citoyen n'avait répondu à l'appel. Sans témoin ni piste,

Premier roman québécois, tentation de lire avec l'accent, canapé gris moelleux, premières neiges sur les sommets vus depuis la fenêtre. En phase avec la lecture hivernale, comme un devoir envers le groupe de partages. Bras cassé qui impose plus de lectures que de natation, plus de dégustations que de cuisine. Lecture voyage à laisser tomber assez vite. Envie de vrai voyage.

BF

Pendant les repas de famille, tout à coup ramené au présent par ma mère, par son prénom prononcé fort : « Paul ! » et qu'elle répétait plusieurs fois pour provoquer l'atterrissage. Il quittait le visage que le rêve éveillé déformait, un œil plus petit, une narine plus gonflée, un léger sourire aux lèvres. « Il a son petit œil » était le code pour signifier son absence. Je le regardais, étonnée, un peu admirative devant la force de son évasion à lui. Un peu surprise de le voir [...]

Le bras tendu, la pile de livres à portée, rejeté celui-là retrouvé et ramené parmi les « à lire », en prendre trois autres d'un coup, le bras force, la bascule menace, le salon, la méridienne, le soleil qui attaque déjà l'écran, il va falloir quitter le lieu, lui donc fini mais encore proche comme prolonger le temps de sa présence immédiate, d'un bras tendu, l'attraper et l'ouvrir, retrouvé, ce passage sur lequel déjà je m'étais arrêtée.

Hasard ?

AD

Qu'est-ce qui distingue quelqu'un pour qui un livre est fort ou prestigieux, mais qui peut vivre content sans livre ou avec un seul volume emblématique, d'un lecteur de livres choisis un par un et dès lors personnellement significatifs ? Il y a une différence infranchissable entre le livre que la traduction a déclaré classique et le livre (le même livre) que nous nous sommes approprié par l'instinct, l'émotion : par lequel nous avons souffert, dans lequel nous nous sommes réjouis, que nous avons traduit en expérience personnelle et dont (si nombreuses en soient les lectures successives après lesquelles il parvient entre nos mains) nous sommes devenus pour l'essentiel les premiers découvreurs, expérience aussi étonnante et inattendue que la découverte sur le sable des traces de pas de Vendredi ?

Peu de temps : deuxième concert des trois chœurs tout-à-l'heure dans la ville perchée. Alors, c'est là, à portée de main. Chambre, le temps de tirer les rideaux et de voir surgir les quatre espaces de la garde rapprochée : secrétaire aux carnets avec dessins et livres — plutôt les poèmes — ; étagères fixées au mur par le peintre, comme s'il savait comment t'entourer après la disparition ; planche longue à la tête du lit avec les ouvrages anciens chinois, quelques livres d'artistes dans le faisceau de la lampe de chevet et dernier ensemble étagé, comme une petite maison de bois chargée dont on verrait l'intérieur. La chambre est arche de Noé et dans sa population flottante, tu n'as qu'à tendre le bras, sans même partir en reconnaissance. Le livre debout ressemble à une évidence. Il s'ouvre, tu le reconnais direct, lui et l'impression. Tu recopies le passage — texte renaît à l'écran. La Bibliothèque, la nuit. Retour aux partitions.

ChE

Boîtes montées dernier étage. Par cinq kilos, beaucoup trop. À mon âge. Risque de courbatures. Paquets de sucre vont remplir tous espaces encore libres. Fond de penderie, étagère et placard balais. Débarras, deux tiroirs commodes, un seul réservé pour chaussettes et sous-vêtements Thermolactyl. Sucre envahit chambre d'amis (pas d'amis), boîtes renforçant murs à leur base, s'alignant sur tapis. Plate-forme (en sucre) prolongeant cosy. Sous fenêtre contreforts (de sucre). Cartons entassés dans fauteuil bancal. Vidant armoires pour y ranger sucre, derrière caleçons et chemises retrouvé livre de contes. Relié rouge. Doré sur tranche. Petit poucet aventureux. Sorcière en colère. Bonne fée donnant à son filleul — présent d'anniversaire — maison bâtie tout en sucre. Murs à lécher. Toit à croquer. Bout de cheminée-sucette

Trente minutes après le réveil, Il a suffi de plonger la main dans le panier en osier à coté de mon lit et piocher au hasard dans ce pavé de quatre cent pages édité chez Julliard. Chacune des nouvelles qu'il contient est une leçon d'écriture.

SMR

Je crois que c'est la pire chose qui puisse arriver dans l'existence : ne manquer ni de sel, ni de tendresse, ni d'amour...parce que alors, il n'y a aucune raison de se mettre à parler, à écrire ou à créer. Si t'es complètement, immanquablement toi-même, alors y'a rien à dire. C'est le mutisme de la plénitude.

Petit format, jaune, neuf. Sur l'étagère des dernières lectures.

NE

Sans rancœur et sans espoir, je viens à vous par habitude. A cause de la solitude de ma chambre d'hôtel ce soir. Et puis d'un rêve qui persiste, grave et triste. Vous ne répondrez jamais et cela je le sais d'avance. Ce sera par négligence, vous ne le ferez pas exprès. D'ailleurs, vous ne me devez rien, je sais bien. Je vous écris, pourquoi, pourquoi? Je sais que le meilleur de moi vous suit par les rues de la vie. Lirez-vous cette lettre au moins? Pardonnez-lui d'être inutile.

11h23. Sur la table du salon est posé ce carnet blanc dont la couverture présente un poisson qui crache d'autres poissons qui crachent à leurs tours d'autres poissons. Cascade d'idées et de pensées, comme lorsqu'un auteur nous partage ses textes dont nous recopions les mots pour les partager ensuite. J'y colle des pages glanées ça et là pour le cas où je les relirais ou les relierais. Aujourd'hui, ces mots s'imposent et se composent. Et ils sont bien loin d'être inutiles.

SL

On découvre dans tout son passé ridicule tellement ridicule, de tromperie, de crédulité qu'on voudrait peut-être s'arrêter tout net d'être jeune, attendre la jeunesse qu'elle se détache, attendre qu'elle vous dépasse, la voir s'en aller, s'éloigner, regarder toute sa vanité, porter la main dans son vide, la voir repasser encore devant soi, et puis soi partir, être sûr qu'elle s'en est bien allée sa jeunesse et tranquillement alors, de son côté, bien à soi repasser tout doucement de l'autre côté du Temps pour regarder vraiment comment qu'ils sont les gens et les choses.

618 pages. Livre de poche. Couverture très assouplie cause manipulations fréquentes. Désir de recopier tant de phrases qu'un carnet n'y suffirait pas. Jamais écrire sur les pages d'un livre. Jamais écorner une page. Solution : mini post-it de couleur, une signalétique adaptée, joyeuse et modifiable si besoin, ça me convient. Ces petites languettes fluo me rappellent qu'il s'est passé quelque chose par là, Il s'est passé beaucoup de choses avec celui-là.

SyB

On met, tous, les bras croisés sur la table et la tête dans les bras. On ferme les yeux. C'est défendu de parler. Catherine Legrand ouvre de temps en temps un œil mais c'est défendu aussi. On chante tout le temps des chansons, en rang, à ma main droite y a un rosier qui fleurira au mois de mai et on montre la main droite. Catherine Legrand regarde de ce côté, on n'est pas au mois de mai, ainsi le rosier n'a pas encore poussé. Et on goûte. On a tous des paniers et quand c'est

Tendre la main chercher à tâtons parmi verre d'eau pelures de mandarine lunettes tube d'Homéoplasmine chaussons ciseaux cahier Moleskine stylo Acroball de Pilot. Le voilà cet extrait brut de l'état d'enfance, avec la photo de l'auteure en première page, éditions Minuit Double. Il a relégué sous lui les 75 feuillets de Proust, le Pléiade vol. 1 de Kafka, l'énigmatique volume du théâtre de Tchekhov (éditions en langues étrangères, Moscou 1947) avec, écrit à la main de l'écriture déplorable de mon père (*puisse ce livre être l'interprète de ma tendresse fraternelle*, 20-4-47, Jean)

CP

## SUR UNE NUIT SANS ORNEMENT

Regarder la nuit battue à mort; continuer à nous suffire en elle.

Dans la nuit, le poète, le drame et la nature ne font qu'un, mais en montée et s'aspirant.

La nuit porte nourriture, le soleil affine la partie nourrie.

Dans la nuit se tiennent nos apprentissages en état de servir à d'autres après nous. Fertile est la fraîcheur de cette gardienne !

L'infini attaque mais un nuage sauve.

11h, il s'est imposé, ce livre là, sur l'étagère la plus haute de la bibliothèque vitrée du bureau donnant sur la mare. Pas besoin de chercher. J'en ai peu comme lui.

Petit format, dense, pages si fines, si douces. Deux minces marque-pages en tissu jaune légèrement effrangé. J'ai feuilleté pour savourer le toucher caresse du papier. Ai retenu la page où le marque-page était là, avant que le volume ne soit ouvert aujourd'hui. P 392 sur 1366. Un titre en italique en haut de la page :

*La parole en archipel.*

CG

À l'aurore de la vieillesse, devant la plaine de la Mort, je cherche encore, je cherche toujours, dit Pollagoras, le petit barrage lointain en mon enfance par ma fierté édifié, tandis qu'avec des armes molles et un infime bouclier, je circulais entre les falaises d'adultes obscurs.

Petit barrage que je fis, croyant bien faire, croyant merveille faire, et me placer en forteresse non délogeable. Petit barrage trop solide que ma résistance fit.

Et il n'est pas le seul.

Combien en bétonnais-je au temps de ma défense folle, dans mes années effrayées !

En voiture taper 2x480 signes avec le pouce droit sur le téléphone. Il me pressait : c'est l'heure de partir ! Pas de temps de choisir. Pris le 1er livre de la pile sous la table de chevet. Pile souvent effondrée et toujours reconstruite aléatoirement. Le voilà. Petit format à la couverture rouge passée. Typo élégante sur pages grèges. Au passage à niveau de Saint Gemme la plaine je l'ouvre au hasard. Ici le hasard est toujours réjouissant. Glisser avec bonheur mes pas dans ceux de l'auteur, à la virgule près.

FG

Rien de tel qu'obtenir exactement ce qu'on veut pour s'apercevoir que le problème n'est pas ce dont on pensait manquer. Parlabane marche le long de la Tamise. Un peu après le pont du Millénium, des bourrasques de pluie et un vent glacé obligent les touristes à courir se mettre à couvert. Lui ne sent ni la pluie ni le vent. Il ne sent pas grand-chose c'est ça le problème. Il marche depuis près de deux heures. L'idéal serait de gravir une montagne, mais il n'y en a pas tellemen

page 111 chapitre *Marche à Londres* il s'agit du début de la deuxième moitié de ce chapitre, ils sont titrés mais ne sont pas numérotés comme faisait Sue dans le temps (*careful with that axe Eugene* chantaient les Pink Floyd), je ne sais plus exactement de quoi est constituée la première partie de ce chapitre, j'avais conçu de demander à quelqu'un.e de choisir entre un deux et trois, puis un chiffre de un à trente (la bibliothèque directement à ma droite comporte trois étagères sur lesquelles se trouvent une trentaine de livres, dont certains rescapés de la maison brûlée), et j'y aurais recopié le début en quatre cent quatre-vingt signes de la page quarante-huit mais ça ne s'est pas fait, je n'ai pas osé

PCH

Les hommes sortent du bar. Ils prennent leur voiture pour rentrer chez eux. Ils n'ont pas peur des policiers. Ça leur est égal, les policiers. Ils partent en fou. Ils roulent vite. Ils soulèvent la poussière. Ils n'attendent rien. Ils sont là. Ils viennent vider des verres. Ils ne parlent pas beaucoup. Ils boivent. Ils se saoulent. Ils partent tard. Ils rentrent dormir auprès de leur femme. Que font les femmes? Elles font autre chose.

c'est le soir au Manoir D'Youville je suis installé à un bout de la longue table cherche une autrice sur Wikipédia finalement je pense à ce roman web que je connais clique clique clique au hasard sur différentes pages j'en choisis une où il y a des GIF animés qui ressemblent à des étoiles dans l'espace le texte dans une police sans empattements se trouve dans un encadré blanc je copie-colle dans une autre fenêtre en m'inquiétant que le café bu à 19h me cause de l'insomnie

YSO

... tandis qu'il tombait atteint du haut-mal s'écrasa le moine, la bave de Dieu écumait sur ses dents, tirez-lui la langue avant qu'il ne l'avale, laissez-le couché, dans ses rets de glaire il tremble. Qui montait au gibet pendait au clocher de l'église, des nourrices tannées se penchent sur moi à présent lunatique me précipitant ne me gardant plus des pignons à degrés. Dans les bois du Franc de Bruges, des cris. Qui torture qui ? De nuit !

Trouvé cet après-midi dans l'ancienne église rue des  
Prémontrés ce cahier publié avec le soutien de la  
Communauté Européenne sent le grenier la cave le  
garage le soufre la douleur l'épilepsie le règlement de  
conte la région le monde la mauvaise reliure les pages  
chlorées prêtes à s'envoler.

JMG

Des bêtes vivent sur nos visages. Comme elles sont minuscules, on ne peut pas les voir. Chaque jour, sur nos visages, il se passe des drames, il se passe des guerres, des catastrophes. Les bêtes se tuent sur nos visages, elles se trahissent, elles se supplient. Des bêtes se réunissent en cercle autour du nez, elles exécutent une autre bête. On ne sait pas ce qui se passe. Les bêtes font des procès sur nos visages, elles se condamnent, elles s'entretuent. Quand elles n'ont plus d'espoir, des bêtes sautent de nos visages, elles se suicident.

Le film *Chacun cherche son chat* vient de finir. Je suis sur le canapé avec le mien, il est un peu moins de 22h30 et comme je préfère écrire le soir, je regarde les piles de livres sur la table du salon, dessus et dessous. Je ne vais pas vous donner tous les titres, tant pis. J'ai tendu la main vers la deuxième pile par la droite sur la planche du dessous. C'est *La Semaine Perpétuelle* de Laura Vasquez. Ça tombe bien, c'est un peu l'impression que me fait l'atelier. Sur la couverture, outre le nom de l'auteur tout en haut, le titre en grosses lettres noires, et tout en bas, logique, en très très petit, éditions du sous-sol. En fait sol est sous sous, si vous voyez ce que je veux dire. Entre le titre et le sous-sol, il y a des traits comme des coups de pinceau. Ça crée une sorte de mouvement courbe de gauche à droite. J'ai ouvert le livre au hasard et je suis tombée page 234. En haut, dans un petit rond noir, il y a un petit 2 blanc, et le texte commence. En fait le livre ne s'est pas ouvert au hasard page 234. Cet été, à

Grignan, après l'avoir acheté, on s'était attablées, une amie et moi, près de la statue de Madame de Sévigné, j'avais justement lu à voix haute ce passage (et d'autres ensuite) et on avait ri. Il faut dire qu'on sortait du Covid et la phrase: « on ne discute pas avec les germes, on ne sait pas ce qu'ils pensent, » nous avait bien fait rire. Je ne sais pas pour vous?

LL

Afin d'instaurer le règne de la paix, il n'est nullement besoin de tout détruire et de donner naissance à un monde totalement nouveau ; il suffit de déplacer *à peine* cette tasse ou cet arbrisseau ou cette pierre, en faisant de même pour toute chose. Mais cet *à peine* est si difficile à réaliser et il est si difficile de trouver sa mesure qu'en ce qui concerne ce monde les hommes en sont incapables. (...) « Dans l'autre monde (...) tout demeurera comme à présent, à peine modifié.

et clic la lampe du bureau sur la table et le fil en travers de la salle et la multiprise aux chargeurs et les retours de l'expo de So, cartons et sorti de la caisse des A, traces comme de doigts noircis de journal dans le vergé de la couverture et le ticket de métro de ce matin p. 56, les passages soulignés à la règle et une tranche de pain, pâté de campagne et les cornichons avec le café et le mobile tiré de la poche dans le rond de lumière et la tête lourde et le ciel bas, la pluie et besoin de fermer les yeux et

CT

— Cinquante-trois ans.

Et cela signifiait que, selon le règlement, il serait mis à la retraite dans deux ans.

Il y avait souvent pensé et souvent pour s'en réjouir. Mais, cette fois, à son retour de vacances, cette retraite n'était plus une notion vague ou lointaine ; c'était un aboutissement logique, inéluctable, quasi immédiat.

Pas chez soi. Impossible d'emporter sa bibliothèque pour deux jours. Dans la valise quatre livres, un ordinateur et ses exercices quotidiens, un amas de copies qui talonnent la nuit, à l'aube réclament préséance. Pas moyen de copier plus de cinq lignes sans que le livre ne soit identifié. Faisons court. Les pages sont épaisses, jaunies, le format de poche, plus trapu qu'à l'ordinaire, l'interligne double, les espaces entre les mots généreux, les barres des majuscules sophistiquées, quelle police a bien pu être utilisée, les J descendent sous la ligne comme le feraient des minuscules, étonnant comment la couleur se disperse sur papier pelucheux, à la manière du bronzage sur les vieilles peaux qui se condense dans un même espace laissant les avant-bras blanchâtres, définitivement rétifs au soleil, le centre de la page est clair tandis que le jaune dans un mouvement centrifuge s'est amassé sur les quatre marges, là où nulle encre ne l'arrête. Sur la page de garde trois trous aux bords irréguliers, cernés de brun, laissés par une cigarette (roulée?), en

haut à gauche une petite étiquette rectangulaire à liserés bleus et, écrit dessus au stylo encre, 332, en haut à droite, d'une autre écriture mes nom, prénom, et la date d'achat, juin 95, et encore, au crayon, 10, le prix en francs noté par le bouquiniste, et encore, entre le nom et le prix, un sceau, peut-être celui du bouquiniste, à moins que ce ne soit un des multiples propriétaires du livre qui ait tamponné ce D et ce L enchevêtrés dont l'encre grenat a pâli. Quant au titre, prévu par l'éditeur comme la seule information de la page, quatre lettres sont incomplètes, trouées, brûlées. Mais cela ne saurait empêcher de lire.

BG

Lorsqu'on vient à examiner ce genre de questions (et on en vient toujours tôt ou tard à examiner ce genre de questions), il faut tenir compte du fait qu'on se place toujours soi-même exactement au centre du monde moral, qu'on se considère toujours soi-même comme un être ni bon, ni mauvais, moralement neutre (j'entends dans le cœur véritable, dans le repli secret de son être, car officiellement on se décrit toujours comme <plutôt un type bien>, mais au fond de soi on a

9h du matin, tasse de café en main, je prends le livre posé sur ma table de chevet. Un pavé, 733 pages, fatigant à tenir. Couverture blanche, cartonnée titre en rouge vif. Un signet mauve dépasse, marquant les pages 164-165 et m'imposant le chemin à suivre. Je choisis la note de bas de page, en toute petite taille de police. Je m'applique. Je surveille mon compte-mots, pour recopier 480 signes. Je devrais stopper sans doute au milieu d'une phrase, d'un mot, attention, stop

ChD

UNE FOIS DE PLUS JE SORS DE LA VILLE et une fois de plus je me mets à arpenter des yeux et des jambes cette banlieue de Paris comme je le fais depuis cinquante ans, inlassablement, chaque fois que j'en ai l'occasion entre deux randonnées autour de la Terre ; mais ici il n'y a pas d'illusion, pas d'ivresse exotique, pas de cliché littéraire possibles sur les émanations harmonieuses de Dieu ou sur les grands tableaux de la nature ; ici, en un mot c'est la misère. On touche du doigt un monde fadé, sonné, qui a son compte, qui est allé au tapis, un monde truqué, un monde matérialiste, injuste, dur, méchant, un monde où l'homme est un loup pour l'homme, un monde dégueulasse, j'allais écrire un mode sans humanité, mais c'est faux...

Elle est jolie l'édition du gros livre lourd à la couverture violette, grand ouvert sur la table en formica. C'est formica ivoire et piétement en bois. Trente euros. Pratique. C'est beau, aussi, on penserait pas. C'est le piétement qui fait ça. Elle a dit, en la vendant, il manque le tiroir, mais je l'adore, j'espère que vous en prendrez soin. Au-dehors c'est comme une grande envolée de toits en zinc luisants de pluie et avant, il y a la rambarde en métal noir, dès fois qu'on voudrait s'envoler dans le froid, tout là-haut jusque sur les toits, y glisser, y cascader. C'est la lumière de novembre qui tombe sur l'écran, à l'éclat terne et gris. On sent pas d'ici, les odeurs de boue et de feuille morte. C'est écrit petit, et c'est bien épais. Le papier est sec, du livre comme neuf acheté il y a dix-huit ans. Mince alors. A l'ouvrir ainsi dans le midi gris, c'est tous les lieux autour du grand livre violet, ce qui s'étend derrière la fenêtre, sur le haut de la colline et ce qui glisse tout en bas, tous ces lieux qui s'éveillent, comme sur les vieux écrans du métro, on pressait le

petit bouton métallique, alors la ligne s'allumait et ses  
jolies loupottes, claires et lumineuses, c'était Noël dans  
le tunnel.

MaT

« J'aimerais la société comme un autre, si je n'étais sûr de m'y montrer non seulement à mon désavantage, mais tout autre que je ne suis. »

« La fuite, c'est le contraire de l'imaginaire »

« Je ne suis pas le rossignol, mais la fauvette au cri aigre qui se cache au fond des bois pour n'être entendue que d'elle-même »

« Tout cela venait de beaucoup plus loin, de toujours »

« Il me faut des villes de 6 000 000 d'habitants, aux visages charnus, il me faut de forêts qu'on traverse pendant des mois, tout ce bois et toutes ces feuilles »

[ 1<sup>er</sup> étage, 809.9 OUD ]

AN

L'homme, par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot, par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce. En détruisant partout les grands végétaux qui protégeaient le sol, pour des objets qui satisfont son avidité du moment, il amène rapidement à la stérilité ce sol qu'il habite, donne lieu au tarissement des sources, en écarte les animaux qui y trouvaient leur subsistance, et fait que de grandes parties du globe, autrefois très-fertiles et très-peuplées à tous égards, sont maintenant nues, stériles, inhabitables et désertes.

Par M. le Chevallier de Lamarck, membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris et de plusieurs Sociétés savantes de l'Europe, professeur de Zoologie au Muséum d'Histoire naturelle, « Système Analytique des Connaissances Positives de l'Homme » 1820, cité par Gilles Clément , ingénieur agronome, jardinier, paysagiste, botaniste, entomologiste « La sagesse du jardinier », 2004, retrouvé dans ma pile des livres à ranger.

IsC

Posté près du garde-fou, Joono laisse errer son regard le long du grand mur en béton. Vingt mètres plus bas, l'eau est évacuée par trois grands déversoirs sous lesquels le mur se courbe comme un gigantesque toboggan. Une énorme quantité d'eau est projetée sur le béton avant d'aller bouillonner dans le lit rocheux de la rivière. Le bras toujours en écharpe et sa veste posée sur ses épaules, il se penche au-dessus du garde-fou, sonde la rivière du regard et pense à la course de la voiture sous une pluie torrentielle. Le véhicule heurte le feu près de Bjjallista. Les vitres se brisent. Vicky est attachée mais le choc latéral projette sa tête contre la vitre.

Dimanche dans ma ville, la bibliothèque est fermée et je n'ai pas repris de carte cette année. Dix heure trente, je me dresse debout devant ma bibliothèque personnelle et sans un regard pour les livres, je plonge ma main et en attrape un. Il est dans la rangée de derrière, cachée par une rangée de devant où je sais que je n'ai pas encore tout lu. Je plonge ma main, tâte, sent qu'il est gros et semble n'avoir pas été encore ouvert. Je l'extrait lentement pour ne rien faire tomber et le pose sur ma table en bois ronde où mon ordi et mon café attendent. La couverture est noire et rouge, l'auteur doit être suédois car il est traduit et l'édition est Babel Noir. Je ne le connais pas. Je l'ouvre au hasard, chapitre 65, pages 224, 225. Un violent craquement se fait entendre et une petite bande blanche au milieu coupe les pages en deux. Il est déjà vieux et abîmé. Un peu de feutre vert est dessiné sur le revers des pages. Je recopie.

CM

Je vivrai avec la conscience que je suis né pour les autres et j'en rendrai grâce à la nature : comment, en effet, aurait-elle pu mieux protéger mon intérêt ? Elle m'a donné, moi seul, à tous, et à moi seul elle a donné tous les autres.

Le soleil joue avec mon visage. Je devrais me raser.  
Rituel : bonjour et bienvenue dans mon journal de lecture. Quelques nuages, y aller, tant pis. Et ces coquilles (éditions arléa, qu'est-ce que vous foutez ?) comme autant d'entraves. Stoïque, m'y dépatouiller.

VF

Quant au bonheur, il n'a presque qu'une seule utilité, rendre le malheur possible. Il faut que dans le bonheur nous formions des liens bien doux et bien forts de confiance et d'attachement pour que leur rupture nous cause le déchirement si précieux qui s'appelle le malheur. Si l'on n'avait pas été heureux, ne fût-ce que par l'espérance, les malheurs seraient sans cruauté et par conséquent sans fruit.

Recopier, c'est facile. Bien comprendre ce que l'on recopie qui ressemble à première approche à une de ces maximes qu'affichent les semainiers vendus en pile dès que le tournant d'une année à l'autre est en vue en est une autre. Seraient sans cruauté et par conséquent sans fruit. Tout ou presque est dans « sans fruit. Comme on ne comprend pas toujours les choses, on va voir du côté de chez Goldsmith. Toujours ça de pris, et très enrichissant. Bref, on étudie la Recherche avec les retraités de l'Université Permanente (permanente, elle l'est sans doute, nous c'est moins sûr). Edition établie par Pierre Clairac et André Ferré, aux éditions Gallimard collection La Pléiade, tout le monde ou presque connaît. Avant, on n'y est jamais arrivé. On ne dira rien de plus.

PS - On ne sait jamais si on est dans le bon tempo ou si on passe à côté. On continue vaille que vaille...

AB

chemins de traverse, refluant vers des terres inédites, toutes ces pages peaufinées, arrangées, lues et relues, écrites et réécrites encore, obstinément, sans relâche, à espérer, désespérer, dans une transe rageuse et volontaire, tant d'efforts [...], tout ce travail acharné, mais alors pourquoi ? comme si cela ne suffisait pas les livres lus, déjà écrits par d'autres, empilés, accumulés, classés, relus au besoin et si affinités, quelle nécessité d'ajouter d'autres mots aux mots, quel impératif ?

un texte lu, d'un poète, un anarchiste ou une féministe, enfin ces lignes, voilà. Le matin pendant que les kids étirent ce dimanche pluvieux entre lits défaits et canapé, traînant en pyjama, me regardant, attablée en cuisine, passer du minuscule écran aux feuilles d'un vieux cahier à grands carreaux, puis aux pages lumineuses et plus vastes du laptop, lire et dactylographier, relire et réécrire, poster avant le rôti de midi.

G. A-S

Les vagues travaillent. Elles viennent de loin, de l'autre côté de la mer Méditerranée, jusqu'ici. On ne sait pas quand elles ont commencé. Il y a très longtemps, peut-être, quand l'eau calme et lourde tout à coup s'est mise en colère, quand l'eau se mélangea au feu et à la terre, et que dans le ciel il y eut de larges trous, de profondes trombes. Alors la colère de la mer a commencé, une colère qui dure encore. Alors s'est dit peut-être : « Travaillons ! » Et les vagues venues de toutes parts ont commencé à user, à creuser, à cogner.

Le livre est isolé. Il n'est pas mêlé aux autres livres de l'étagère. Il côtoie un bougeoir en métal qui contient une bougie en forme de sapin. Le sapin est en cire dorée. Le sapin est encore emballé dans un papier de soie blanc. Je l'ai ouvert, puis refermé. Regarde la couverture, sirote mon café. Laisse mon esprit vagabonder. Laisse les doigts cogner le texte. Laisse mon esprit se réveiller. Reprend un café.

CeC

Je me rappelle qu'elle était penchée sur le violon et que ses longs cheveux brillants touchaient l'archet, et maman était debout derrière elle et elle lui relevait les cheveux, pour pas qu'ils se mettent en travers de la musique et elle les a tressés et lui a fait un gros chignon sur la tête, et c'était comme si Eva était absolument seule avec le violon et qu'elle ne sentait même pas que maman lui arrangeait les cheveux. Karl Orsa était assis sur le coffre à bois et la regardait par en-dessous, quand il venait chez nous, il s'asseyait presque toujours sur le coffre à bois.

Le jour paraît, un peu plus tard ici à cause de la montagne. Je fais du thé, retourne dans le lit tiède. Je lance l'ordi, ouvre le mail intitulé [carnet] #18.

Routine désormais : cliquer sur répondre, ajuster la police en 18, tout de suite commencer à écrire. Mes livres sont en carton, sauf deux. J'ouvre celui qu'on m'a rendu hier soir. Page 48/49. Je recopie comme si c'est moi qui l'avais écrit. Mouvement de va-et-vient entre livre et écran. Les mots sont puissants, ils me rassurent.

FR

Oui, le réel peut éteindre le langage. Alors, nous ne savons plus parler, nous parlons couramment la langue ordinaire, vidée de son chant, de sa force. Nous n'écrivons plus. Ecrire, c'est déployer l'autre langue chaque jour réinventée. La langue des solitudes, du regard acéré. Oh, combien sont rares ces moments dans un jour ! Vivre pour une phrase détachée du silence. Dans ce livre lu et relu, dans ce livre d'un poète, d'un frère, le dessin d'une petite fille, dessin qu'elle

posé sur l'étagère des livres de poésie pourtant ce n'est pas un livre de poésie — épaisse tranche noire — liseré blanc avec logo de l'éditeur : dessin d'un dieu barbu, cornu — couverture souple et lisse jaune moutarde avec photo couleur format paysage sur le tiers supérieur : un chemin traverse une lande vallonnée, le ciel est gris, immense — le livre s'ouvre tout seul page 94 — papier léger — odeur de bois fraîchement scié quand les pages filent sous le pouce.

AC

Il est une page blanche | Pas vierge d'écriture | Mais  
avec de grandes marges | Que tant de choses l'habitent  
| Il n'en revient pas | Il se croyait beaucoup plus simple  
| Je suis, répète-t-il | Une eau | Que ne trouble même  
pas sa profondeur  
Il va voir la vague | La verra longtemps | Chaque fois |  
Il n'en saura guère plus | Sur ce qu'il a de commun avec  
elle | Elle est une de ces choses | Dont il ne se lassera  
pas

Poète découvert par hasard il y a quelques années dans  
un festival du livre. Récitation. Imprégnation.  
Impression de ressentir, de comprendre, de  
communier. On m'a offert le petit livre, un lien de  
plus. Souvenir durable. Je suis sensible à la musique  
qui émane de ces mots, de ces pages. Images qui  
affleurent, simplicité, légèreté, profondeur, présence  
d'un courant invisible qui finit par relier.

MEs

Avec l'encre, avec le jais, avec la suie, avec l'asphalte et le bitume, la nuit me rappelle ses créances. Avec la poussière fine des os calcinés, avec la fumagine des herbes gangrenées, avec la cendre des livres condamnés la nuit me rappelle ma naissance. Je suis fils de la nuit. Né de la nuit : on croit entendre ici un écho du *Méphistophélès* de Goethe : « Je suis, moi, une partie de cette obscurité qui donna naissance à la lumière... » (Portant cape et loup de velours, Caillois, tel qu'il apparut dans un film sur le XV<sup>e</sup> arrondissement, faisait plus que revêtir la livrée du rôle.)

Je me saisis d'un des deux gros volumes empruntés à la médiathèque restés sur un coin de bureau. Je trouve l'occurrence de l'auteur de l'autre volume, Roger Caillois, dans la table des matières. Je poursuis, j'entame le texte et j'arrive à l'écho du bitume et de l'asphalte qui me décident à la copie. La citation de Goethe n'est pas pour me déplaire : « Si l'homme, ce petit monde d'extravagances, s'imagine qu'il fait un tout à lui seul, moi je ne suis qu'une partie de cette partie, qui était tout au commencement, une partie des ténèbres qui enfantèrent la lumière ». Reste à trouver le titre du film dans lequel Caillois apparaît.

MS

Au début, ils étaient tellement occupés à décharger leur bateau qu'ils ne remarquèrent rien ; le niveau de l'eau montant lui aussi, cela pouvait les tromper ; mais dans les dernières heures du jour, il ne pouvait plus faire de doute que la forêt gagnait en taille, en puissance et en férocité ; on pouvait voir d'immenses racines surélevées d'énormes et très anciens palétuviers qui serpentaient avidement dans l'obscurité, suçant la pluie et devenant plus épaisses que des trompes d'éléphants

Rouvrir le livre un peu délaissé ces derniers jours à la page 365 où la lecture est restée en suspens comme l'atteste le marque-page du club d'aïkido et recopier ce fragment de phrase-jungle sur l'ordi. Il est 13h21, sensation que la matinée se prolonge dans la lenteur brouillonne du dimanche. J'ai refermé le livre à la couverture rose, Stock, traduction française parue en mai 1989. Autre siècle, semblable violence.

MuB

Notre premier camp fut agréable comme nous émergions de nos sacs de couchage, notre tente gris-bleu brillait sous la poudre diamantée de la fine rosée. Christina conduisait la plupart du temps soit que mon manque d'habitude du volant lui eût déplu soit qu'elle n'eût pas confiance en moi aussi longtemps que la Ford n'était pas rodée. Avant de quitter Trieste craignant des pannes dans le désert nous achetâmes des chapeaux de paille, je me pavonais sous cette dernière acquisition de 40 sous.

Une de mes répliques du spectacle 2 femmes, 1Ford : adaptation que nous avons créé avec Stéphanie Rongeot, à partir du récit de voyage La Voie Cruelle d'Ella Maillart. Le nouveau texte est imprimé sur 15 feuilles format A4 qui sont rangées dans une pochette en plastique transparente, il se découpe en plusieurs actes : Départ, Suisse, Italie, Yougoslavie, Bulgarie, Turquie, Mer Noire, Azerbaïdjan, Iran, Gumbad-I-Kabus, Khorasan, Frontière, Afghanistan, kaboul.

CB

il m'arrivait d'oublier non seulement qui j'étais, mais que j'étais, d'oublier d'être. Alors, je n'étais plus cette boîte fermée à laquelle je devais de m'être si bien conservé, mais une cloison s'abattait et je me remplissais de racines et de tiges bien sages par exemple, de tuteurs depuis longtemps morts et que bientôt on brûlerait, du campos de la nuit et de l'attente du soleil, et puis du grincement de la planète qui avait bon dos, car elle roulait vers l'hiver, l'hiver la débarrasserait de ces croûtes dérisoires.

Les pieds sont gelés, les doigts sont gourds. La maison n'est pas encore réchauffée de son week-end passée seule et j'ai toujours mon manteau sur les épaules. Le jour a décliné très vite et par la fenêtre les derniers piailllements des choucas s'invitent dans le salon. Les ampoules sont nues. Tu ne peux t'empêcher de me parler, en pointillés. A l'étage au-dessus le petit dernier lance des interjections sur une horrible reprise de *Let it be* et les grands terminent leurs devoirs. « Maman ! J'ai fini mon français... tu peux venir voir ? »

HG

— Le chemin vers Klamm ? demanda Frieda.

— Vers Klamm bien sûr, vers quoi sinon ? dit K. Puis il se redressa d'un bond : — Maintenant il est grand temps d'aller chercher le déjeuner. De façon bien plus pressante que les circonstances ne l'exigeaient Frieda lui demanda de rester, comme si seul le fait de rester pouvait confirmer tout ce qu'il lui avait dit de consolant. Mais K. lui rappela l'instituteur, montra la porte qui pouvait à chaque instant s'ouvrir avec un bruit de tonnerre, il promit de venir tout de suite, elle n'avait même pas besoin de chauffer, il allait s'en occuper.

Dans la pièce principale, sur la table en bois, une lampe d'ordinateur branchée sur la prise USB de l'ordinateur à 17h30, soir tombant, silence dans la pièce . Livre écorné sur le coin droit, une note manuscrite sur la dernière page « le hasard est le sobriquet de la providence », une partie de phrase de Nicolas Chamfort au stylo à bille bleu, la fin de la phrase presque illisible : « quelque dévot disait que la providence est le nom de baptême du hasard »

IdeM

je demande cinq minutes que l'ivresse s'en aille, alors on s'assoira, je paierai un café, je l'assoirai face à moi, face au miroir dans mon dos, oubliant tout le reste, la saloperie de pluie, la saloperie de lumière, les flâneurs cons et les couleurs tristes qu'ils m'ont mises dans la tête, et je le regarderai, j'oserai, malgré les cheveux toujours mouillés, malgré les fringues qui ne sèchent pas, j'attendrai malgré cela d'avoir repris les moyens que je peux — je cherche une chambre pour une partie de la nuit, car je ne trouve plus la mienne : j'ai voulu le demander à toi dès...

sur l'étagère le petit presque fascicule des Éditions de minuit et ses post-it marque-page : une fine crête d'iroquois violette et jaune... Ouvert aujourd'hui au hasard. Compact. Mon dehors est triste et gris comme la pluie du bouquin. Je lis des images de brasseries cuivre et rouge et or, bien sûr les miroirs. Les banquettes — (les vestes humides empilées comme des peaux à l'extrémité). Une buée. J'ai pensé dans l'après-midi à J. dans l'église moderne et un peu froide, (peut-être le banc en bois, une seule couleur miel...) il disait pour l'adieu que sa mère jouait aux cartes — qu'elle aimait bien s'entourer, et les choses simples... Ça faisait des mots suffisants pour un nœud de leurs deux vies. Les mots qu'on étend des fois à flotter sur le fil pour reprendre les moyens.

JdeT

Une jeune créature au teint jaune, en petite robe blanche. Les cheveux brillantinés. La peau comme une lune d'automne. Une jeune mulâtresse dorée comme un fruit mûr avec sa robe blanche qui lui vient aux genoux. Des jambes nues, douces et potelées, aux tons de lune. Pieds nus.

« Dis-donc, Besty, missé Clarence, 'lest d' retour. »

« Pour sû', Claren..., missié Clarence ! M'man, donne-lui à boire. »

Une découverte, un livre coincé entre deux autres connus et lui, seul, pages en paquets de huit (deux grandes feuilles pliées en quatre et cousues par leur milieu). Personne n'a osé les séparer ou n'a eu la curiosité de les lire. Livre de 12 x 18,8 x 2 cm à la couverture de papier jaunâtre. La typographie du titre joue élégamment entre les majuscules noires en français et les cursives rouges du titre original. Une petite étoile noire attachée à un "m" désigne la maison d'édition. Au dos, la liste des dernières parutions et celles sous presse et tout en bas, en petit,  
Prix : 135 Fr.

MC

Mais ils ne s'arrêtèrent jamais assez longtemps pour que je me repose et il me sembla qu'ils devenaient hystériques. Je commençai à les maudire intérieurement et j'en arrivais au point d'interpeler Japhy : « A quoi ça rime de se tuer ainsi ? Ça t'amuse ? Pouah ! » Et j'ajoutai, à part moi : « Tes idées c'est de la frime. » Un peu de fatigue peut changer la face des choses.

15h38. J'arrive en bas des marches, bifurque à droite dans le salon, fais deux pas, pivote sur ma gauche et me trouve face à la bibliothèque. Je dois contourner pour l'atteindre une table placée là le temps de dresser le sapin de Noël dans l'angle de la fenêtre qu'elle occupait. Dans une heure ce sera fait et la dite table servira de rallonge le jour J pour recevoir les invités. Je tends la main au hasard, deuxième colonne, quatrième étagère en partant du haut, quinzième livre en partant de la droite, page cent quarante, lignes cinq à douze.

LP

Je veux dire qu'il faut *croire* en des choses pour être humain vous voyez ? Il faut avoir l'impression que les choses sont *vraies*. Un clown est quelqu'un qui, pour croire à quelque chose, donnerait son âme s'il en avait une. Mais cela lui est impossible, et il se contente de répéter fidèlement les gestes, de plus en plus difficilement, mais en vain. Et nous rions de lui parce que nous reconnaissons que, avec certaines limites, c'est exactement comme ça que nous sommes."

Pas d'étagère encore pour celui-là, il ne quitte plus mes sacs, trimballé jusque sous l'équateur et le volume est comme neuf, couverture souple brillante comme au premier jour, fine tranche bordeaux collée solide comme la coiffe en alu d'une bonne bouteille, typo minime mais pas illisible et un papier bible si fin, si délicat qu'on manipule les pages avec le soin d'un croyant pour texte sacré. Il pèse le volume au bout d'une heure de lecture mais on avance dans le récit comme on se fraye un chemin dans la neige et c'est bien comme ça.

JH

On était au début de novembre, par un de ces jours où le soleil, rouge et sans rayons, peut être impunément regardé en face. Maintenant, à quatre heures de l'après-midi, il était invisible. Peut-être pas encore couché, mais, en ville, les maisons vous gênent pour assister à son départ quotidien, pour le regarder plonger derrière le bord de la terre. En ville, en hiver on sait peu de choses du soleil. Dès qu'il a quitté l'étroite voie de ciel pâle au-dessus de la rue que vous suivez, autant lui dire adieu jusqu'à demain.

.../...

MM

Le plan d'une ville est une coupe du cerveau de l'humanité. Les lieux qu'il montre, les places et les boulevards, ces espaces de réalité tangible sont aussi ceux où se produisent les choses qu'on ne voit pas, les baisers qui s'échangent sur les quais, les rats crevés dans la ruelle et le flot tumultueux des pensées sous le masque des visages. Cette pulsation de la matière se perçoit partout à Shanghai. La ville est traversée par un remous sensuel et magnétique. Le désir qu'on pouvait éprouver devant un corps nu se porte soudain, complètement déboussolé, sur les éléments du paysage, sur l'angle d'un mur, la couleur d'un taxi, ou sur des scènes de rue banales comme une cannette de limonade qu'un coup de balai fait tomber du trottoir. Cette dérive de l'émotion creuse un vide en moi. Je ne cherche pas à le combler. Je laisse courir mes yeux, je les laisse jouir au loin.

L'atelier avait commencé avec lui, sur le banc blanc, face au lac vert et laid. Le jaune de la couverture comme une éclaircie dans l'humeur sombre du quotidien mal réveillé. Ce matin, il m'accompagne encore, avec le café glacé. La matière même de la ville, celle qu'on travaille depuis quelques jours ici, à travers ces suites d'exercices, de gammes, peut ne plus éveiller notre curiosité tant elle est essorée par le quotidien éreintant de la vie matérielle à mener. À force, le rapport à la ville peut devenir sec et dénué de sens. Parfois envie de s'en extirper. Saïgon a tant envahi mon écriture depuis dix ans qu'il m'est désormais impossible d'écrire sans elle. Je m'y sens souvent prisonnier et j'y tourne souvent en silence, sans rien écrire, fatigué et vidé de toute fiction à écrire. Alors évoquer sa grisaille, être à l'écoute de ses paroles absurdes, noter la couleur de ses vêtements, s'arrêter sur un bout de rue croisé dix mille fois, ça décourage, j'hésite à laisser tomber, abandonner.

Dans ces moments-là, quelques des pages de Béton  
armé et je retrouve aussitôt du désir pour Saigon,  
émotions d'une première fois, m'y sens à nouveau assez  
vierge pour laisser l'écriture dévaler, sans frein à main.  
AnM.

Quand il se fut rendu compte qu'à l'origine même de son accession à la vice-présidence d'une banque il y avait eu le pillage de celle-ci par un crétin aussi dénué de courage et d'imagination qu'il savait être son cousin Byron, sa décision d'en retirer son argent le plus tôt possible n'avait pas été plus irraisonnée que celle du voyageur qui, au moment de desseller sa monture dans la cour de l'auberge et voyant jeter du haut d'une fenêtre un corps nu égorgé, ressangle sa selle sans perdre un instant et poursuit son chemin, peut-être pour chercher une autre auberge ou sinon, pour passer la nuit dans les bois qui après tout, en dépit des Indiens, des ours et des brigands, ne seraient pas tellement moins sûrs.

Le lourd in quarto Gallimard est un des livres de chevet, un de ceux qui, depuis plusieurs années déjà, ne retrouvent jamais leur place dans la bibliothèque mais restent obstinément là, au sol, à portée de main, dans un nécessaire fouillis. Les livres miraculeux sont gribouillés, grisés, annotés, soulignés, des croix marquent le haut de certaines pages, la tranche est jaunie mais aussi salie. Pas de fétichisme de l'objet livre.

OS

Au matin, poussant les volets, je fus accueilli par une brume de peinture chinoise errant sur la colline. Je m'étais couché au vingt et unième siècle. Je me réveillais au septième. Une fumée de nuages traînait au ciel. Une rouille verte réjouissait les toits. La mousse est le manteau de Dieu, dont il déchire des pièces pour les jeter sur les épaules frileuses des morts. Cette floraison timide qui ne va pas jusqu'aux fleurs, cette échine vert-de-gris d'un muret, la flatter de la main, c'est faire entrer dans son cœur la pensée qui délivre de toute pensées, le consentement à vivre donc à perdre.

La main tombe le long de la page, l'ongle racle le grain du livre, ça prend tout l'espace dans la pièce, ça franchit mes oreilles, ça ouvre en moi une chose que les lignes poussent comme une vieille porte en bois. Elle donne sur une forêt si dense qu'elle a mangé tout son ciel et il y a cet homme au milieu qui déchire des lambeaux de mousse. Puis je le vois, il vient rejoindre ce vieux muret, ce reste d'abbaye qu'il flatte à l'encolure avant que débute le voyage, avant qu'il ne le prenne dans le froid de sa pierre et son décorum de mousses funèbres qui creusent de petits cris éteints dans ce que touche le froid pour dire je suis vivant dans une bise immobile de vent glacial qui vous remonte par les jambes, là, allongée sur le canapé du salon.

Et je cherche, derrière la fenêtre, sous le regard de  
deux arbres et d'un immeuble rose ce qu'ils ont fait de  
ma forêt, de mon poète de mousse et de reste  
d'abbatiale et je tâte en moi, à la recherche de la porte  
dérobée. Mais seules glissent les lignes sur le papier.

CaB

L'une après l'autre toutes les lampes s'éteignirent, à ceci près que Mr Carmichael, qui aimait lire un peu de Virgile avant de s'endormir, laissa brûler sa bougie nettement plus longtemps que les autres.

Tout le monde s'est endormi. Tirant sur ma fatigue, je m'accorde encore des minutes dans mon coin lecture, un vieux fauteuil coincé entre une étagère basse et un piano synthétiseur. Le matin au réveil, je me promettais encore de me coucher tôt.

JH

Certes, ce coup physique au cœur que donne une telle séparation et qui, par cette terrible puissance d'enregistrement qu'a le corps, fait de la douleur quelque chose de contemporain à toutes les épreuves de notre vie où nous avons souffert, — certes, ce coup au cœur sur lequel spéculer peut-être un peu — tant on se soucie peu de la douleur des autres — celle qui désire donner au regret son maximum d'intensité, soit que la femme n'esquissant qu'un faux départ veuille seulement

Le Quarto est au bout de l'étagère, depuis douze ans que je l'ai lu et que j'y ai collé des mini-marque-pages post-it à travers les 2400 pages. Celui-ci est à la page 1923 ; il est bleu. Le poids de l'édition en fait presque un serre-livres. Avec la version en Pléiade reçue en cadeau cette année, je suis un peu embarrassé : je me dois de lire la plus belle, aussi celle-ci ne vaut plus que pour sa tranche tricolore et ses morceaux tentés pour souvenir — sauf qu'aucun ne tient en 480 signes.

VB

Nous sommes arrivés avec nos panses gonflées. Douloureuses. Nos ventres noirs, chargés d'eau sombre et froide et d'éclairs et de coups de tonnerre. Nous venions de la mer et d'autres montagnes, et allez savoir de quels endroits, et allez savoir ce que nous avions vu. Nous passions en raclant la pierre des sommets, comme du sel, pour que rien n'y pousse, pas même les mauvaises herbes. Nous choissions la couleur des crêtes et des champs, et le scintillement des cours d'eau et des yeux qui regardent en l'air. Quand elles nous ont aperçus, les bêtes sauvages se sont tapies dans leurs tanières et ont tendu le cou et levé le museau, pour sentir l'odeur de terre mouillée qui s'approchait. Nous les avons tous enveloppés, comme une couverture. Les chênes, les buis, les bouleaux et les sapins. Chhhht. Et tous, ils se sont tus, parce que nous étions un toit sévère qui décidait de la tranquillité et du bonheur de garder l'esprit au sec.

Mai 2022, Titre rose sur photo (arbres, cascades, rochers), 217 p.

CdeC

Au sommet de la colline, une lumière douce et argentée grandit et soudain, au-dessus des prés et des bois, la pleine lune domine le ciel. Elle éclaire Œdipe et le fait rayonner de la pâleur d'un autre monde. Il se courbe, il s'agenouille sur la meule, en face d'elle. Il dresse vers le ciel un masque inattendu, un long museau argenté et il pousse un hurlement qui fait souffrir et se prolonge à l'infini.

À 13h06, dans la bibliothèque, les enfants à peine couchés pour la sieste, une page marquée en coin, la 187.

MTu

Ensuite, ce sont les populations que l'on ne *laisse pas vivre* et pour lesquelles le seul horizon reste la mort. Qu'il s'agisse des déportations, des camps de concentration ou de travail forcé, des coopératives agricoles, ce sont des milliers d'individus réduits en esclavage et privés de toute liberté de vie et pour lesquels le régime n'a pas d'autre ambition que de les user jusqu'à la mort. Et enfin, le dernier groupe, composé d'hommes et de femmes qui ne sont donc n ...

Piocher dans le tas au bout de la planche. Celui-là, pas mal attendu avant de l'acheter, pas mal de temps aussi qu'il patiente. L'ouvrir au hasard : une note de bas de page, elle occupe les trois quarts de la 69. Aller plus loin : 141. Premier alinéa. Incapable d'identifier la typo. Demander à Nord Compo. Un paragraphe et un bout du suivant pour les 480 signes. Pendant la recopie et le texte miroir, environ quarante minutes du *Da Pacem* de Pärt écoulées dans la nuit du samedi.

JC

L'écriture même était devenue un fardeau. J'aurais aimé qu'elle soit magique, qu'elle ait le pouvoir de modifier les choses, de leur donner du sens, mais elle n'était qu'un regard, rien de plus qu'une façon d'être. Je ne supportais plus son ambivalence. Qu'elle soit à la fois la preuve irréfutable de mon humanité et le signe flagrant de mon anachronisme. Elle pouvait me trahir à tout moment. Je devais la remplacer, m'inventer une vie, un monde, qui se passe des mots.

J'en avais les moyens. Je savais que je tiendrais le silence et la solitude. »

Couverture bicolore protégée par du Filmolux. Partie haute en blanc, partie basse en jaune. Le titre de l'ouvrage : Que faire de la beauté ? Le nom de l'autrice : Lucile Bordes. Dans la même typographie, le nom de l'éditeur tout en bas dans le coin gauche : Les Avrils. En bleu. Au-dessus du nom de l'éditeur un code-barre des bibliothèques de la ville de Paris : 3 2272 15788 424 5 Sur la quatrième de couverture du livre, son prix : 18€ Un livre a le même prix partout. Sur la tranche la cote de l'ouvrage : BOR. Le dessin stylisé d'une lucane. Il faut lire le livre pour en comprendre le sens.

PM

Nous ne sommes pas dans la réconciliation. Nous sommes dans la déchirure. On peut vivre aussi dans la déchirure. On le peut très bien. La Sibylle.

Depuis sa maladie, je pense à maman comme à un enfant, un enfant de plus dont je suis responsable. Non sans irritations pour les problèmes que cela me pose. Non sans douceur à cause de sa faiblesse, des larmes qui s'emparent d'elle et bouleversent son pauvre visage en partie paralysé. La mort n'y a rien changé. le silence ne s'est pas rétabli entre nous, ni l'absence et le froid qui nous ont séparés pendant tant d'années.

Un petit livre format poche, les éditions Labor, Bruxelles, imprimé en Belgique, D/1986/258/40L902336, mais une première édition chez Gallimard, Paris 1966. Pages tachetées par l'humidité, coins de couverture arrondis, un peu de crasse sur la tranche, beaucoup de lignes soulignées et de notes partout dans les marges et les espaces blancs à la fin du volume, tout au crayon de papier, ça s'efface par endroit; il était sur l'étagère tout au bout de la bibliothèque à droite, dans l'angle du mur, la troisième en partant du bas, entre *La grande muraille* et *Les vallées du bonheur profond*.

VP

Mais cette émancipation, quelle sera-t-elle ? Que faut-il répudier et flétrir des préjugés qui nous intimident et des traditions surannées qui nous servent de lois ? Parmi cette multiplicité de bras d'hommes et de femmes levés en haut, suppliants ou courroucés qui demandent la manne au Dieu de tous, quelles sont les mains de femmes qui sauront retenir la part qui nous convient ? Quelles sont les inspirations trop hâtives qu'il faut ajourner pour longtemps, les prétentions ridicules qu'il faut prescrire !

En direct de 48, elles sont incroyables (et pas toujours d'accord, ni moi ni elles).

AF

L'émoi des couleurs, la grâce du geste, [...] des traces d'oiseaux et des empreintes de coquillages, le royaume des métamorphoses... je ne retrouvais rien de ces trésors dans le laborieux apprentissage à l'issue duquel je finirais par savoir lire et écrire.

[...] savoir écrire a d'abord eu pour résultat la punition de devoir recopier un certain nombre de fois une même phrase, le motif du délit.

Les lignes sont féroces contre l'étoilement, le griffonnage, le gribouillis. Prises dans leur étau, mes lettres se ratatinent. Elles s'agglutinent en paquets. Écrire revient à se mettre en rang.

Le livre s'impose comme par magie dans la case de la bibliothèque éclairée par le rayon du soleil sorti du brouillard à midi : tranche bleu, bandeau jaune, typographie blanche. Le toucher révèle un papier légèrement strié. L'odeur de papier glacé s'échappe des pages intérieures, douces et lisses, consommées par un texte au lignage aéré et la reproduction de photos, esquisses, estampes et tableaux.

MM

Someone was opening the garden gate of the old plastered farmhouse, the only building in sight. The figure was lichen-coloured, like the stone-stab roof of the house. Although he was quite near, his outline melted into trees and the bushes. As he crossed the spidery black bridge and I saw him against the sky, I realized that he was young. From the lichen-colour of his clothes I had expected him to be old. He came swinging towards me over the uneven ground, putting his feet down the loose, almost swaggering way which told me that he walked all day over rough fields and ploughed land.

Denton Welch, "I left my grandfather's", scan en ligne du livre. Bien au chaud froid de la cuisine de ma belle-sœur, sur mon ordinateur. Il est 7h30 quand je choisis ce livre qui n'est pas le journal, mais une extension. P.140 d'un livre en comptant 164, réédition de 1984 par Alison et Busby, intro de Michael De-La-Noy. Typo Times New Roman, feuilletage en ligne grâce au site archive.org. J'ai fait une copie écran de l'extrait qui m'intéressait pour pouvoir le retranscrire tranquillement dans Word.

A(H)M

Quand je suis au dehors, ma personne est néantisée. Je n'existe pas. Je suis traversée par les gens et leur existence, j'ai vraiment cette impression d'être moi-même un lieu de passage. Et ce journal est une tentative de dire l'extériorité pour exprimer l'intériorité. C'est un journal intime extérieur. Je crois très fortement que c'est dans les autres que l'on découvre des vérités sur soi.

Flou d'un soi sans cesse tu. Présence, absence, solitude à plusieurs. Incommunicabilité. Tu te dois d'être un soi. Articuler des syllabes, en face on n'entend pas. Aspirer ses émotions, les avaler à la paille et puis périr, mourir d'en trop boire. Écrire, c'est rentrer chez soi.

IG

Passage secret vers l'ailleurs. Je n'imagine pas voyager sans lire. Pendant des années, j'ai trainé avec moi des valises qui étaient remplies pour plus de moitié de livres. Je déchirais parfois les pages, ou séparais la reliure d'un ouvrage en section, au fur et à mesure de ma lecture afin de m'alléger. J'abandonnais certains exemplaires dans les auberges, les hôtels, les gares, les librairies d'occasion. C'est ainsi que j'ai donné à une librairie de Téhéran plusieurs Fred Vargas appartenant à ma mère, au grand désespoir de celle-ci lorsqu'elle s'en est aperçue.

Après-midi gris et terne, brouillard atone, TER 200, siège en velours bleu foncé, je sors de mon sac à dos rouille, l'ordinateur portable, et ce livre à couverture violette et bandeau vert pomme, emporté hier, page ouverte au hasard, « attention mesdames et messieurs le départ du train est imminent, je vous rappelle qu'il est à destination de Bâle, je suis Xavier votre chef de bord accessoirement contrôleur, arrivée à Bâle à 17h50 si rien ne si oppose... ».

ES

J'ai vu un œil mourant  
Faire plusieurs fois le tour d'une chambre  
Comme s'il cherchait quelque chose, semblait-il  
Puis devenir plus nuageux  
Et puis s'emplier de brouillard  
Et puis être soudé  
Sans découvrir ce que c'était  
Qu'il aurait été heureux d'avoir vu

Première page prise au hasard, livre que je suis allée chercher au rayon poésie de ma bibliothèque, sur la première étagère de ce meuble en bois blanc. On est dimanche matin et il est dix heures. Je suis dans le salon et, dehors, les mésanges et les chardonnerets viennent aux mangeoires. Le recueil, édité chez Points Seuil, se trouve entre un recueil de Mahmoud Darwich et de Philippe Jacottet. Il s'agit d'une édition bilingue et j'ai pris l'habitude de ne lire que le français alors que je pourrais très bien m'arrêter sur cet anglais américain traduit par Patrick Beumaux.

EV

Le passager enregistré au siège A55 boucla machinalement sa ceinture de sécurité et approcha ensuite son visage glabre du hublot. Le blanc et épais tapis de nuages moutonnant à perte de vue dans l'incandescence solaire saturait sa rétine reprenant du service. Une hôtesse venait de l'extraire avec beaucoup de tact d'un profond somme dans lequel il avait sombré à pic après l'escale technique impromptue de Lagos. Sa voisine outrageusement parfumée et violemment fardée...

Grande librairie providentielle toute en niveaux multiples et passerelles ; Regard fureteur sur les premières tables ; Une prise : format petit mais épais, couverture partiellement en tapisserie fleurie, titre énigmatique avec nom propre issu de la mécanique quantique, auteur inconnu, éditeur sétois invraisemblable, quatrième peu informative, typographie aux jolies courbes, premières phrases prometteuses. Je prends.

PaP

Catherine Legrand feuillette le livre de lecture, elle passe successivement Chrétien de Troyes Marie de France dont elle a déjà lu des poèmes qui sont sur le recueil, elle s'arrête à ceux de Charles d'Orléans qu'elle n'a pas lus. Il n'y a que deux poèmes. Catherine Legrand les lit plusieurs fois ce qui lui permet d'isoler deux vers du deuxième qu'elle recopie sur son cahier tout à part moy en mon penser m'enclos et fait chasteaulz en Espagne et en France. Ainsi Catherine Legrand pourra s'y reporter quand elle sera seule.

Recopié sur la table de la salle à manger à côté d'une assiette de kakis pas mûrs, la lumière du jour décline, à la fin ce sera la nuit, on voit l'ombre de la main sur le cahier. Le dos de A qui corrige des copies sans fin en écoutant les suites pour violoncelle. C'est le Bach du Dimanche et la traversée de toute une vie. Sonnette, un copain. Changement de registre, c'est normal de Brigitte Fontaine et je plie bagage pour me rapatrier dans la chambre 18 ainsi nommée parce qu'elle porte une plaque émaillée.

Hbo

Au pied de l'escalier, je suis arrivée face à un grand mur de plâtre blanc dans une petite alcôve faisant une sorte d'antichambre aux caves qui se succédaient avec leurs vieilles portes en bois et leurs ferrures rouillées, le long d'un chemin labyrinthique où je distinguais sur le sol brun en terre battue, comme un trappeur qui piste la trace d'animaux en fuite, des dizaines d'empreintes superposées.

Plus aucune trace sur l'asphalte où la pluie et le soleil ont effacé les traces. Les jours sont passés, les années ont filé sans m'attendre. Je cours pourtant à contre-courant heurtant l'accompli et l'oubli. Je ne musarde ni n'abandonne le souvenir. Que ferais-je demain si je laisse encore s'écouler les saisons sans retrouver le numéro de cette maison disparue ?

FbS

Des années après la guerre, après les mariages, les enfants, les divorces, les livres, il était venu à Paris avec sa femme. Il lui avait téléphoné. C'est moi. Elle l'avait reconnu dès la voix. Il avait dit : je voulais seulement entendre votre voix. Elle avait dit : c'est moi, bonjour. (...) Et puis (...) il lui avait dit que c'était comme avant, qu'il l'aimait encore, qu'il ne pourrait jamais cesser de l'aimer, qu'il l'aimerait jusqu'à sa mort.

Pages 141 et 142. De mon bureau au fond de la maison. Dimanche, 17h41. L'heure tourne : ne reste que peu de temps pour être dans les temps. Exemplaire retrouvé dans la bibliothèque du couloir, page de couverture d'un côté, le reste de l'autre, en pièces détachées, il faudrait recoller. Deux dates de lecture : 1992 / mars 2020, début du confinement. Passages entiers stabilotés dont celui-ci, à la toute-fin. Des croix dans la marge, au stylo-bille, au crayon à papier. Des mots soulignés, encadrés.

CLG

J'ai cru longtemps que je voulais raconter l'histoire de mon père. Et dans la banale histoire d'un homme banal, j'aurais glissé la mienne. Puis j'ai compris que ce n'était pas ce dont il s'agissait. Ce dont il est question ici, c'est d'une géographie. Une question de territoires qui se côtoient, se croisent, se chevauchent et s'interpénètrent. Si c'est une histoire de géographie, c'est alors une histoire de frontières souvent fermées et pourtant franchies, infranchissables et pourtant traversées. Au-delà du silence, au-delà de la mort. La tienne.

Le livre est posé sur la table du salon. Un bel objet à la couverture bleu ardoise. Titre, auteur, maison d'édition en lettres blanches. Une typographie ronde. Georgia.

Une police à empattement créée en 1993 pour une grande lisibilité sur écran. Une police qui dit le voyage.

Le dessin d'une DS, en trait blanc, évidé, laisse apparaître le fond bleu ardoise. On imagine aisément le choix de ce dessin pour dire la *géographie d'un père*.

IVa

Pourtant, les souvenirs s'éloignent infailliblement, et j'ai déjà oublié pas mal de choses. Alors que j'écris ces lignes en essayant de me remémorer les faits, il m'arrive parfois d'être pris de panique. C'est parce que je réalise soudain que c'est peut-être le plus important que j'ai oublié. je me demande s'il n'y a pas à l'intérieur de mon corps un endroit sombre, une contrée lointaine où mes souvenirs les plus importants s'entassent pour donner de la vase.

.../...

JCB

.../...

Dimanche matin, 8h30, un dimanche matin d'automne tout à fait banal : froid, gris, brumeux, pluvieux, maussade, juste envie de rester sous le plaid toute la journée, il y a plein de livres partout dans plusieurs pièces de la maison et ici dans la chambre, sur l'étagère juste à côté de la fenêtre, prendre ce volume Quarto, feuilleter les pages de papier fin, une texture un rien plus épaisse que le papier Bible, la peau des doigts garde mémoire de ce qu'elle effleure, s'attarder, avancer, revenir en arrière, quand /à cet instant, le bateau-mouche est apparu. Il glissait vers la pointe de l'île, sa guirlande de projecteurs braquée sur les maisons des quais. Les murs de la pièce étaient brusquement recouverts de taches, de points lumineux et de treillages qui tournaient et venaient se perdre au plafond.

Dans cette même chambre, il y a vingt ans, c'étaient  
les mêmes ombres fugitives et familières qui nous  
captivaient mon frère Rudy et moi, quand nous  
éteignions la lumière au passage de ce même bateau-  
mouche.

CK

(...) vrant au hasard les 200 à 300 pages du dernier livre acheté | une bande dessinée | format à l'italienne | 24, 5 sur 15 cm | repérée de loin en magasin | dont les couleurs de couverture et de tranche | et les couleurs des pages | d'un gris bleu apaisant | tranchaient nettement avec les habituelles couleurs vives | ou si travaillées des fois | des albums ou des romans graphiques | une simple aventure de grenouilles | de rainettes | et de chats aussi | un dessin pleine page | un dessin par page | façon estampe nippone et commençant par ces mots : | il gèle trois nuits de suite | puis la pluie survient et avec elle le parfum de l'automne | deux crapauds âgés de trois ans capturent le fantôme d'une fleur de shingiku (chrysanthemum coronarium) tout juste fanée | l'esprit aspire à rejoindre les tropiques, tout comme les deux crapauds | ils entreprennent alors un voyage vers le sud | quelques jours plus tard : une grenouille respectable récoltes les calebasses | une rainette (éclose au

printemps dernier) l'assiste dans sa tâche | elle dit : ces feuilles n'ont pas l'air très gaies | c'est la saison qui veut ça | imprimés en lettres capitales | manuscrites | dans le même gris bleu apaisant que la couverture et sa tranche et les superbes dessins | dans des pages impossibles à reprod (...) ici |

VT

